

Introduction

Idéologie et sentiment

Joëlle Salomon Cavin

Alors que l'hostilité à l'égard de la ville constitue une tendance globale et multiséculaire, elle est paradoxalement un phénomène peu explicité et peu étudié. Rares en effet sont les recherches consacrées à l'urbaphobie et encore plus rares sont celles qui ont tenté d'aller au fond des origines, des contenus et de la portée de la pensée urbaphobe. Parmi ces exceptions, il faut évidemment citer les travaux de Morton et Lucia White (1962) et leur passionnante analyse de l'hostilité à l'égard de la ville des intellectuels américains. Jefferson, Emerson, Thoreau, Hawthorne, Poe, Melville, Henry Adams, Henry James, Frank Lloyd Wright, autant de célèbres auteurs qui ont façonné l'univers antiurbain nord-américain : « *It is a significant fact of our national life that our most distinguished and influential writers have felt and expressed an extraordinary amount of antipathy toward the American city.* »

Moins connue, la thèse de Klaus Bergmann (1970) offre dans un tout autre cadre un remarquable travail sur les origines de l'urbaphobie en Allemagne et ses implications dans le régime nazi. Par la suite, Bernard Marchand (2001) va prolonger son analyse alors qu'Anna Trêves (1981) et Ricardo Mariani (1976) vont s'intéresser sous un angle similaire au fascisme italien.

Le cas anglais a fait également l'objet de quelques contributions précieuses comme le classique *The Country and the City* de Raymond Williams

(1985) qui s'attache à l'évolution des valeurs associées aux mots de ville et de campagne en montrant bien leur association dialectique et les renversements de valeurs : tantôt plus favorables à la ville, tantôt plus favorables à la campagne. Les valeurs associées à l'idée de ville sont également au cœur du propos de *Cities perceived* d'Andrew Lees (1985), ouvrage ambitieux qui identifie des alternances comparables en Angleterre, France, Allemagne et aux États-Unis, entre les années 1820 et 1840. Citons également l'article d'Anton King (1980) sur les caractéristiques de l'urbaphobie anglaise entre 1880 et 1939.

Dans *La ville mal-aimée*, j'ai voulu creuser la question du désamour de la ville en Suisse en particulier dans ses implications sur l'aménagement du territoire (Salomon Cavin, 2005). Cette relation avait été évoquée (notamment Walter, 1995) mais non approfondie. Il me semblait alors qu'au-delà d'un phénomène présenté comme une évidence : « En Suisse, on n'aime pas la ville », il fallait creuser pour comprendre les origines et les implications concrètes de ce désamour. Bernard Marchand travaillait au même moment sur le cas français. Ensemble nous avons constaté d'évidentes analogies entre les conceptions aménagistes françaises et suisses dans leur défiance vis-à-vis de la grande ville (Marchand et Salomon Cavin, 2007).

En France, ce champ de recherche intéresse désormais aussi des historiens. Récemment, Arnaud Baubérot et Florence Bourillon (2009) ont dirigé un ouvrage consacré aux manifestations et aux projets urbaphobiques en France aux XIX^e et XX^e siècles. A quelques semaines d'intervalle, Bernard Marchand publie *Les ennemis de Paris*, première anthologie des textes hostiles à la capitale. Montesquieu, Rousseau, Henri Lecouturier, Renan, Taine, Veuillot, Maurras, Méline : les détracteurs de Paris sont nombreux.

A ces travaux, qui tentent une analyse en profondeur des imaginaires antiurbains, s'ajoutent des prises de positions de chercheurs qui dénoncent les effets néfastes de l'urbaphobie ambiante. Dans cette catégorie, citons le remarquable article de la sociologue Ruth Glass « Clichés of Urban Doom », mais aussi le texte de Tom Angotti « Apocalyptic anti-urbanism : Mike Davis and his Planet of Slums » ou celui de Moriconi Ebrard « ExploSION urbaine. Le sens de la démesure ». Ces trois articles dénoncent chacun à leur manière le destin funeste toujours promis aux villes et cette tendance à penser l'urbanisation avant tout comme une catastrophe. Par-dessus tout, ils fustigent les préjugés qui empêchent toute analyse sensée de l'état urbain du monde : « *Nevermind whether the doom watchers' rhetoric makes sense. Its repetition on the international circuit endows it with an aura of authority (...). The city is the scapegoat for our troubles* » (Glass, 1989), « (...) l'urbanisation représente un danger pour l'humanité. Cette angoisse, largement reflétée dans les médias,

conduit à travailler dans l'urgence et bride toute réflexion de fond d'autant qu'elle s'appuie sur des prévisions et des projections que la réalité ne cesse de démentir» (Moriconi-Ebrard, 1996).

Le présent ouvrage s'ajoute à une liste encore courte de travaux consacrés à l'urbaphobie. Dans le prolongement du colloque de Cerisy «ville mal-aimée, ville à aimer»¹, son ambition est de donner corps à un champ de recherche aux contours encore mal identifiés. Autant prévenir le lecteur, les controverses demeurent vives, y compris dans les textes réunis ici, sur la désignation et la définition de l'objet dont je vais esquisser le portrait.

L'urbaphobie, équivalent des termes *Antiurbanism* ou *Anti-urbanism* (Slater, 2009) et *Grossstadtféindschaft* (Bergamnn, 1970; Marchand, 1999), désigne une idéologie qui condamne la ville par opposition à la campagne ou à la nature. Loin de se suffire à elle-même, cette courte définition mérite explicitation; en creux, pour commencer. L'urbaphobie n'est pas un sentiment individuel. La présence du verbe «aimer» dans l'intitulé du colloque de Cerisy a orienté parfois les communications et les débats vers la relation affective que l'individu entretient avec la ville en général ou une ville en particulier, par exemple celle qu'il habite. Il s'agit là de la valeur positive ou négative accordée au milieu de vie ou encore à la relation sensible à l'environnement bâti. Si on parle d'amour, ne doit-on pas parler des gens? Pourquoi aiment-ils la ville? Pourquoi ne l'aiment-ils pas? Ce point de départ individuel, intime, n'est pas celui de l'urbaphobie qui désigne un imaginaire collectif, un système de croyances, de symboles, de mythes, de valeurs et de signes. L'urbaphobie peut évidemment influencer la valeur que chaque individu accorde à la ville, mais appartient néanmoins à un imaginaire commun, indépendant et précédant l'expérience individuelle. Dans la catégorie générale des représentations antiurbaines, que l'on pourrait dénommer «la ville mal-aimée», il est important de distinguer une sphère collective des idéologies antiurbaines et une sphère individuelle du désamour individuel de la ville. Ces sphères s'interpénètrent mais sont loin de se superposer l'une à l'autre.

Autre élément d'identification en creux, l'urbaphobie désigne une condamnation de la ville, un rejet de celle-ci. Toute critique de la ville n'est pas signe d'urbaphobie. Sans hostilité particulière vis-à-vis de la ville et même par amour de la ville, ne peut-on dénoncer ce qui n'y fonctionne

¹ Toutes les communications du colloque sont accessibles en ligne sur le site http://www-ohp.univ-paris1.fr/Ref_Page1/TOC_Def.htm.

pas bien? Dire que des quartiers sont insalubres n'est pas condamner la ville en soi, mais au contraire regretter que des conditions ne permettent pas de la rendre plus accueillante. Dans *Espèces d'espaces*, Georges Perec juge Paris inhabitable mais cette sentence le rend malheureux car il adore sa ville. En revanche, quand Rousseau déclare dans l'*Emile* que Paris est «le gouffre de l'espèce humaine» il ne se contente pas de la critiquer, il la condamne.

Evoluant dans la sphère des représentations collectives, l'urbaphobie est une idéologie au sens où Althusser a pu la concevoir (Ruby, 2003), soit un système d'idées, de jugements, de valeurs hostiles à la ville qui possède la capacité d'orienter les pratiques. Même si ce terme d'idéologie est parfois considéré avec méfiance, il correspond parfaitement à la dimension dans laquelle évolue l'urbaphobie : celle de l'idéal certes, mais d'un idéal parfois décalé du réel pour servir plus ou moins consciemment des intérêts partisans². L'étude de l'urbaphobie prend tout son sens dans sa relation avec la réalité et les pratiques. Ainsi, son analyse est apparentée à celles de Lynch (1971), Ledrut (1973) ou, plus récemment, Chalas (2000) ou Lussault (2007) qui interrogent la relation entre l'imaginaire urbain et les pratiques urbaines. Ces auteurs considèrent l'idée de ville non pas comme une dimension résiduelle mais comme une dimension déterminante de la fabrication de la ville. Il s'agit en particulier de décrypter les représentations cachées des faiseurs de ville (architectes, urbanistes, politiques, etc.), représentations d'autant plus invisibles, enfouies dans l'inconscient, qu'elles sont négatives. Cette ville invisible infléchit en effet, loin en amont, les politiques et les projets urbains toujours justifiés de manière technique et concrète. La chose est toujours simple et raisonnable : la ville va mal, changeons la ville ! Or, comme le formulait si justement Françoise Choay dans la postface de *La dimension cachée* d'Edward T. Hall (1971), décrypter cet imaginaire urbain, c'est démolir «la prétention scientifique et universaliste de la tradition de l'aménagement de l'espace. Le paradigme fonctionnaliste [auquel Frick consacre un texte dans cet ouvrage], a largement contribué en effet au développement de pratiques d'aménagement s'inscrivant dans un territoire (...) comme si ceux qui étaient chargés d'aménager le territoire étaient exempts de représentations et de valeurs.» Tout aussi occultées, les valeurs des habitants se sont effacées devant les solutions rationnelles proposées.

² Lorsqu'un ardent défenseur du paysage suisse déclare que la Suisse est en passe d'être complètement urbanisée alors que seul 7% de son territoire est occupé par des constructions, il s'agit d'une manipulation du réel (Salomon Cavin, Pavillon, 2009).

Enfin, négatives ou positives, les valeurs associées à la ville sont indissociables de celles de la campagne ou de la nature. Comme l'a très justement souligné Nicole Mathieu dans son intervention au colloque de Cerisy (2007), l'idée de ville s'établit dans la relation avec son symétrique l'idée de campagne (ou de nature). «La ville n'est pas mal-aimée en soi» mais toujours dans son rapport à la non-ville. La détestation urbaine est ainsi indissociable de l'idéalisation d'un ailleurs naturel et rural. Le projet du colloque de Cerisy «ville mal-aimée, ville à aimer» est d'ailleurs né à la suite de la tenue d'un colloque sis également à Cerisy, sur les origines culturelles de l'idéalisation de la nature et son impact sur les formes urbaines contemporaines³. Il nous avait alors semblé évident que la démarche consistant à faire un objet de recherche de la nature idéalisée appelait légitimement cette réflexion sur l'origine et l'effet de la ville mal-aimée. Le rejet de la ville et le désir de nature ne sont-ils pas l'endroit et l'envers d'une même doxa ?

Pour défricher le champ des questions ouvertes par cette définition de l'urbaphobie, deux hypothèses de travail peuvent être esquissées en prenant appui sur les différents travaux cités et aussi sur les débats menés lors du colloque de Cerisy. La première hypothèse est géographique, la seconde est historique.

Première hypothèse: l'urbaphobie est un phénomène transnational mais dont les manifestations sont ancrées localement.

Lorsque j'ai débuté ma recherche sur l'urbaphobie en Suisse, je considérais ce pays ainsi qu'il aime lui-même à se définir, comme un *Sonderfall*, un cas particulier: un pays où l'idéalisation extrême du rural au travers du mythe alpin expliquait le rejet de la ville et plus tard sa prégnance sur les pratiques aménagistes. Mais plus je poussais mes recherches plus je constatais que la Suisse ne constituait pas un cas isolé. Les travaux déjà cités dessinaient en effet les contours d'un phénomène qui dépassait les cultures nationales. Partout, la construction des identités nationales européennes, amorcée à la fin du XVIII^e siècle, a invariablement mobilisé la référence au monde rural et à la paysannerie (Thiesse, 2001) en même temps qu'elle dévalorisait la ville et le mode de vie urbain. L'urbaphobie apparaît ainsi comme un élément obligé de la grammaire symbolique de la construction du patrimoine identitaire. D'un côté, la nation prend ses

³ *Les Trois sources de la ville campagne*, colloque organisé par A. Berque, P. Bonnin et C. Ghorra Gobin (Cerisy, 2004) publié en 2006 sous le titre *La ville insoutenable*.

racines dans une nature et une campagne qui, lissée de toute sa complexe réalité, incarne la permanence et la stabilité rassurante des ancêtres, la communauté atemporelle et donc pérenne. De l'autre, elle condamne la ville à partir d'une représentation qui en fait un lieu des changements, de l'émancipation, de la modernité.

En dépit de cette envergure globale, la diversité des cultures et des histoires nationales confère aux représentations collectives de la ville et de la campagne, de même qu'à l'imaginaire antiurbain, des facettes toujours multiples. La manière dont la République helvétique s'est formée à la suite d'une victoire des campagnes contre les villes constitue une facette typiquement suisse de l'urbaphobie (Salomon Cavin, 2005). En France, Paris monopolise en grande partie les discours hostiles à la ville. Le fait que l'Angleterre ait connu la première les bouleversements urbains liés à la Révolution industrielle a donné peut-être plus qu'ailleurs un ancrage très concret aux représentations antiurbaines à l'inverse des Etats-Unis où la grande ville a été décriée par anticipation.

L'hypothèse de l'internationalisme et le particularisme de l'urbaphobie est parfaitement illustrée dans cet ouvrage par le texte d'Augustin Berque : «Méline en japonais» est l'expression nippone de la physiocratie, mais dans un pays où la distinction ville-campagne n'a que peu de sens, l'urbaphobie va se manifester non pas par un rejet de la grande ville mais dans une interprétation jusqu'à la négation de celle-ci par la nature.

Pour être étayée, cette hypothèse implique la recherche d'invariants, de grandes figures archétypales du discours antiurbain : la ville stérile et improductive (physiocratie, mélinisme), la ville comme désagrégation de la communauté (opposition *Gemeinschaft-gesellschaft* telle définie par Ferdinand Tönnies), la ville malsaine, lieu de la dégénérescence physique et morale (rousseauïsme), la ville artificielle comme antinature (*deep* écologisme). A ces figures traversantes s'ajouteront les déclinaisons locales spécifiques de l'antiurbain.

Seconde hypothèse : l'urbaphobie et l'urbaphilie expriment des valeurs toujours présentes dans l'histoire de l'Occident mais l'on peut identifier, pour le moins dans l'histoire récente, des moments forts d'émergence et de résurgence de celles-ci.

Babylone et Jérusalem constituent la toile de fond urbaine de la culture judéo-chrétienne. De même, la grande ville est symbole des Lumières en même temps que tombeau des familles. Ces représentations urbaines forment les deux faces extrêmes et coexistantes des valeurs prêtées à la ville.

En dépit de cette coprésence du positif et du négatif, la Révolution industrielle est certainement à l'origine d'une modification durable du regard porté sur la ville. Les conditions de vie désastreuses des populations dans les grandes villes industrielles, à l'instar de Londres ou de Manchester, vont justifier bien après leur disparition, la condamnation de la grande ville et participer à la consolidation d'un imaginaire antiurbain européen. Le surgissement des discours antiurbains semble être un symptôme de rupture ou de dysfonctionnement de la société. On retrouve les manifestations les plus aiguës de cette hostilité à des moments de crises tant économiques, politiques que sociales. Sur le long terme, les discours antiurbains émergent en même temps que la Révolution industrielle. A cette cause générale s'ajoutent des moments forts d'ébranlement des valeurs : crises politiques, comme la Révolution française et les autres réactions nationales contre l'absolutisme monarchique ou urbain, dans toute l'Europe ; crises économiques, comme celle que traverse l'agriculture à la fin du XIX^e siècle en Suisse ou la crise économique mondiale qui suit l'effondrement boursier de 1929 ; et enfin, les guerres mondiales. Ces moments de crise exacerbent des discours antiurbains, par ailleurs toujours latents. A l'inverse de la grande ville, la nature et la campagne, lissées de toute leur complexe réalité, incarnent la permanence et la stabilité rassurante des ancêtres. Le village incarne la communauté atemporelle et pérenne ; une référence solide et immuable. Face aux changements qui se produisent en ville, la campagne et la nature apparaissent comme des refuges.

Pour être étayée, cette seconde hypothèse implique la recherche de moments clés d'émergence et de rupture dans l'urbaphobie, l'identification des contextes transnationaux et nationaux propices à la mise en cause de la ville et, à l'inverse, à sa glorification. Ainsi, la période de l'après-guerre, celle du baby-boom, semble plutôt marquée par un imaginaire en connivence avec la ville. De même, la fin du XX^e siècle notamment, via le principe de développement durable qui renoue avec un modèle de ville idéal, pourrait bien accompagner la diffusion d'une tendance urbaphile.

Ces deux hypothèses traversent pratiquement l'ensemble des textes réunis dans cet ouvrage à l'exception du dernier qui propose une autre perspective, quoique voisine de la nôtre, celle de la relation affective à la ville (Martouzet). La première partie de cet ouvrage interroge les sources de l'urbaphobie dans divers contextes nationaux. Les textes réunis identifient des auteurs incontournables de la construction de l'imaginaire antiurbain à travers le monde, ceux qui vont façonner le regard collectif sur la ville, tels Rousseau, Spengler, en Europe, Jefferson ou Thoreau,

aux Etats-Unis; vous verrez que la détestation urbaine a souvent été servie par des plumes talentueuses, tel Spengler traduit par Marc Cluet: «La ville géante [Riesentadt] suce la campagne jusqu'à la moelle, insatiable, exigeant et engloutissant des rivières humaines, toujours nouvelles, jusqu'à ce qu'au milieu d'un désert à peu près vide elle dépérisse et meure.»

Yvette Jaggi propose un portrait complexe de la relation du promeneur solitaire avec la ville. Ce serait trop simplifier le personnage que d'en faire un ennemi catégorique de la cité. Rousseau condamne la grande ville pour ses embarras, son insalubrité, son insécurité comme le font d'autres philosophes à la même époque mais, il reconnaît également qu'elle est indispensable et inéluctable. La pensée urbaphobe est toujours complexe et contradictoire. La ville est détestée mais aussi considérée comme nécessaire. Alors que les nazis la fustigent, ils n'ont d'autre solution que de développer leur industrie de guerre en ville (M. Cluet). Et, paradoxalement, après-guerre, leurs crimes seront associés au versant urbain et industriel d'un régime qui condamnait pourtant la grande ville comme le siège de la dégénérescence physique et morale des individus.

Idéalisation de la nature, mythification de la campagne, les figures se répètent de par le monde pour fustiger l'urbain. Durant la période Edo au Japon, on préconise ainsi de «renvoyer les samourais dans les campagnes pour leur ôter le goût du luxe et leur éviter les méfaits émoullissants de la vie en ville» (Hagai, Marmignon). La pensée confucéenne mais aussi l'agrarisme furent des véhicules fondamentaux d'une urbaphobie nipponne que l'on retrouve au XX^e siècle dans un traité d'urbanisme très librement inspiré de la théorie howardienne (Berque).

Les grandes villes industrielles anglaises sont devenues au XIX^e siècle l'image repoussoir pour condamner l'urbanisation associée au capitalisme industriel. Les pères fondateurs américains en feront l'argument pour ériger la nature en valeur guide d'une nation qui développera ensuite un modèle urbain inédit de banlieues, mélange entre ville et campagne (Ghorra-Gobin). Mais, là encore, l'urbaphobie est ambivalente puisque les Etats-Unis vont fort bien s'accommoder de l'urbanisation. Echo contemporain de cette méfiance vis-à-vis de la densité urbaine, le cinéma de science-fiction se charge de réinterpréter encore et encore le mythe de la ville catastrophe (Laffont). Pourtant, il ne faudrait pas mésestimer la relation effective entre urbaphobie et maux urbains. L'imaginaire urbaphobique prend aussi sa source dans des épisodes historiques traumatisants. Les conditions de vie effroyables dans les villes grandies trop vite ne sont pas contestables. Il y a évidemment Londres au XIX^e siècle mais aussi Caracas au XX^e siècle, qui,

dans la foulée de la révolution pétrolière, s'est remplie de migrants et s'est enrichie de manière incontrôlée (Méridalba).

L'analyse de l'imaginaire antiurbain prend tout son sens lorsque l'on s'intéresse à ses effets. La plupart des textes réunis dans la première partie de l'ouvrage s'interrogent également sur les conséquences de l'urbaphobie. Cynthia Ghorra-Gobin souligne ainsi l'importance des valeurs antiurbaines pour expliquer le développement territorial suburbain et Augustin Berque lie l'émergence tardive d'une pratique urbanistique au Japon à la faveur accordée aux valeurs rurales et à la nature. Dans la deuxième partie, on voit que l'influence de l'urbaphobie est d'abord à rechercher dans la manière de concevoir les villes. Les deux grandes théories de l'urbanisme (Choay, 1965) n'ont-elles pas déjà été qualifiées d'antiurbaines (Corboz, 1992; Berque, 1995)? Mais, s'il est vrai que tant l'urbanisme culturaliste que l'urbanisme fonctionnaliste s'appuient sur une condamnation virulente de la ville moderne, là n'est pas fondamentalement le siège de leur urbaphobie. C'est essentiellement dans l'occultation de la ville existante et dans la destruction de ses éléments constitutifs qui en résulte que réside le caractère antiurbain de ces deux théories (Salomon Cavin, 2007). Dieter Frick qualifie ainsi d'urbicides les réalisations inspirées plus ou moins fidèlement du Mouvement moderne; des cités sans urbanité, sans *genius loci*. Des lieux où «l'organisation spatiale et bâtie ne sont que partiellement utilisables et compréhensibles».

Pratique voisine, l'aménagement du territoire possède son ouvrage de référence *Paris et le désert français* publié pour la première fois en 1947. C'est un pamphlet antiurbain et par-dessus tout antiparisien (Marchand, 2001). Accusant Paris de ruiner la France, Jean-François Gravier y propose de limiter sa croissance afin de garantir un hypothétique équilibre national⁴. Les arguments sont violents «développement tératologique de la capitale», «dévorant la substance nationale», «son action a (...) stérilisé la plupart des économies provinciales». Bernard Marchand dénonce ce «graviérisme» qui distille aujourd'hui encore son poison dans les politiques territoriales et montre qu'il a fait aussi école ailleurs, en Colombie par exemple. En Suisse, le cas d'Armin Meili, pionnier de l'aménagement est assez similaire à celui de Gravier (Marchand et Salomon Cavin, 2007). Le contexte antiurbain explique le développement des politiques territoriales qui tant au niveau

⁴ Mot magique, l'équilibre opposé à la terrible concentration urbaine va devenir un objectif clé de l'aménagement en France. Pourtant, il est aisé de comprendre que «quand la population est concentrée, à tort ou à raison, dans les villes, assurer un équipement égal du territoire revient à assurer un équipement inégal des ménages» (Marchand).

national que cantonal vont se détourner de la ville pour ne considérer que les zones naturelles et rurales (Salomon Cavin et Woeffray). Mais, l'idéologie antiurbaine n'est pas toujours aussi explicite que dans le cas de Gravier ou Meili. Dans leur analyse de la loi Gayssot, Laurette Wittner et Pierre-Jean Dutey montrent ainsi l'in vraisemblable somme d'images négatives de la ville et d'injonctions contradictoires (on prône la mixité tout en distillant un message négatif sur la promiscuité) dont est truffé le texte.

Les conséquences directes, matérielles de l'urbaphobie sont souvent difficiles à établir mais le cas des Khmers rouges et de leur politique de désurbanisation du Cambodge ne laisse planer aucun doute tant la volonté de détruire la ville (bien que non préméditée) est évidente et sa mise en œuvre efficace (Carlier). Cette partie se termine avec le texte de Rémy Prud'homme qui esquisse l'hypothèse d'un biais antiurbain dans les politiques d'aide au développement qui expliquerait la faveur accordée au développement rural et l'impossibilité de considérer les grandes concentrations urbaines autrement que comme un foyer de misère. Même si une telle hypothèse doit être soigneusement étayée, on comprend l'enjeu essentiel dans un monde de plus en plus urbanisé qu'il y a à mettre au jour les préjugés antiurbains.

La troisième partie est celle des controverses. Offert en pâture à la cinquantaine de chercheurs et praticiens réunis à Cerisy, ce champ de recherche tout neuf dédié à l'urbaphobie a été la cible de nombreuses attaques. Parfois contestables mais toujours fécondes, elles ont été la condition nécessaire pour révéler les contours, les limites, les lacunes, toutes choses utiles à la consolidation *in fine* de l'objet et à l'identification des divers champs de recherches couverts par la question de l'amour/désamour de la ville. Cette dernière partie de l'ouvrage réunit ainsi des contributions qui prennent le contre-pied de ce que Bernard Marchand et moi avions proposé comme liminaire au colloque de Cerisy en soulignant l'urbaphilie ambiante (Genestier) ou émergente (Bochet et Lévy) en contestant l'ampleur du phénomène chez les géographes plus urbaphuges que urbaphobes (Robic), et pour conclure en s'intéressant au sentiment plutôt qu'à l'idéologie (Martouzet).

Finalement, à travers ces textes qui dévoilent l'ampleur de la pensée et les effets de l'urbaphobie mais qui ne nient ni les contradictions entre les points de vue ni les difficultés de définition, nous espérons Bernard Marchand et moi avoir convaincu le lecteur de l'enjeu scientifique qu'ouvre l'urbaphobie.

Bibliographie

- Bauberot A., Bourillon F., *Urbaphobie, la détestation de la ville aux XIX^e et XX^e siècles*, éditions Bière, Bordeaux, 2009.
- Bergmann K., *Agrarromantik und Grossstadtfeindschaft*, Meisenheim am Glan, 1970.
- Berque A., *Les raisons du paysage*, Hazan, Paris, 1995.
- Berque A., Bonnin P., Ghorra-Gobin C., *La ville insoutenable*, Belin, Paris, 2006.
- Chalas Y., *L'invention de la ville*, collection villes, Anthropos, 2000.
- Choay F., *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Seuil, Paris, 1965.
- Corboz A., «L'urbanisme au XX^e siècle, esquisse d'un profil», in *Faces*, n° 24, 1992, pp. 53 -55.
- Glass R., *Clichés of Urban Doom*, Basil Blackwell, Oxford; New York, 1989.
- Hall E.T., *La dimension cachée*, Point, Seuil, Paris, 1971.
- King A.D., «Historical patterns of reactions to urbanism: the case of Britain, 1880-1939», in *International Journal of Urban and Regional Research*, 4, 1980, pp. 453-467.
- Ledrut R., *Les images de la ville*, Anthropos, Paris, 1973.
- Lees A., *Cities Perceived. Urban Society in European and American thought, 1820-1940*, Manchester University Press, Manchester, 1985.
- Lussault M., *L'homme spatial*, Seuil, Paris, 2007.
- Lynch K., *L'image de la cité*, Dunod, Paris, 1971.
- Marchand B., «Nationalsozialismus und Grossstadtfeindschaft», in *Die alte Stadt*, 1, 1999, pp. 39-50.
- Marchand B., «La haine de la ville: Paris et le désert français de Jean-François Gravier», in *L'information géographique*, 3, 2001, pp. 234-253.
- Marchand B., Salomon Cavin J., «Anti-urban ideologies and planning in France and Switzerland: Jean-François Gravier and Armin Meili», *Planning Perspectives*, vol. 22, N° 1, 2007, pp. 29-53.
- Marchand B., *Les ennemis de Paris, La haine de la grande ville des Lumières à nos jours*, PUR, Rennes, 2009.
- Mariani R., *Fascismo e «città nuove»*, Feltrinelli, Milan, 1976.
- Mathieu N., «L'urbaphobie dans la relation ville/campagne», Communication au Colloque *Ville mal aimée, ville à aimer*, 5-12 juin 2007, Cerisy-la-Salle.

Monnet J., « Pitié pour les grandes villes! », *Cybergeog: European Journal of Geography*, Débats, Les grandes villes, document 16, mis en ligne le 18 février 1997. URL: <http://www.cybergeog.eu/index5387.html>

Moriconi Ebrard F., « Explosion urbaine, le sens de la démesure », *Le Monde Diplomatique* du 13 juillet 1996.

Perec G., *Espèces d'espaces*, Galilée, Paris, 2000.

Ruby C., « Idéologie », J. Lévy, M. Lussault, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, Paris, 2003.

Salomon Cavin J., *La ville mal-aimée*, PPUR, Lausanne, 2005.

Salomon Cavin J. « Les cités-jardins de Ebenezer Howard: une théorie contre la ville? », Communication au Colloque *Ville mal-aimée, ville à aimer*, 5-12 juin 2007, Cerisy-la-Salle.

Salomon Cavin J., Pavillon P.-A., « L'urbanisation: ennemie ou alliée du paysage suisse? », *Espacestems.net*, Actuel, 17.12.2009 <http://espacestems.net/document7965.html>

Slater T., « Anti-urbanism », R. Kitchin, and N. Thrift, (eds) *The international Encyclopedia of Human Geography*, Elsevier, London, 2009.

Thiesse A.-M., *La création des identités nationales*, Seuil, Paris, 2001.

Tönnies F., *Communauté et société: catégories fondamentales de la sociologie pure*, Retz - C.E.P.L., Paris, 1977.

Treves A., « La politique anti-urbaine fasciste et un siècle de résistance contre l'urbanisation en Italie », in *L'espace géographique*, 2, tome X, 1981, pp. 115-124.

Walter F., *La Suisse urbaine, 1750-1950*, Editions Zoé, Carouge - Genève, 1994.

White M., White L., *The Intellectual versus the City: from Thomas Jefferson to Frank Lloyd Wright*, Harvard University Press, Cambridge, 1962.

Williams R., *The Country and the City*, The Hogarth Press, London, 1985.